

## AUX PORTES D'ORANGE

Guillaume a tant chevauché qu'il est arrivé devant les murs d'Orange. Il s'avance jusqu'à la porte et, ayant appelé le portier, lui crie de toute la force de sa voix :

– Ouvre la porte et abaisse le pont-levis ; dépêche-toi, frère, car j'en ai grand besoin.

À cet appel pressant, le portier apparaît à la tourelle. Comme il ne reconnaît ni le fougueux destrier\*, ni l'enseigne qui flotte à la lance du chevalier, ni son heaume\* vert, ni son écu\*, il croit qu'il s'agit d'un ennemi qui veut entrer dans la ville par ruse et refuse de lui ouvrir les portes.

– Ami, insiste le comte, sois sans crainte, car je suis Guillaume. J'étais en Aliscans, mais cela m'a coûté bien cher, car tous mes hommes sont morts et ont été massacrés. Je suis le seul survivant. Malheur à toi si tu refuses de me croire.

Le portier, ayant dit à Guillaume d'attendre, s'en va trouver Guibourc et l'avertit qu'un chevalier de haute taille, revêtu d'une armure sarrasine, est aux portes de la ville et prétend être Guillaume.

La dame, fort inquiète, est sortie du palais seigneurial et s'en vient aux créneaux qui surplombent les fossés.

– Vassal, dit-elle au chevalier, que voulez-vous ?

– Madame, faites au plus vite ouvrir la porte et abaisser le pont-levis, car vingt mille Turcs en armes sont à mes trousses. S'ils me rattrapent, je suis un homme mort. Noble comtesse, je vous en prie, faites vite!

– Vassal, vous n'entrerez pas dans cette ville. Je suis seule ici, sans personne pour me défendre, si ce n'est ce portier et un clerc. Il ne reste dans la ville que des petits enfants et des femmes au cœur plein d'inquiétude pour leurs maris qui sont allés en Aliscans avec Guillaume au court nez. Cette porte restera close jusqu'au retour du gentil comte que j'aime. Que Dieu qui fut mis en croix le protège!

À ces mots, Guillaume pleure d'attendrissement. Des filets de larmes lui coulent sur les joues. Il se redresse et rappelle Guibourc.

– Madame, je suis Guillaume, n'en doutez pas. Je m'étonne que vous ne m'ayez pas déjà reconnu. Hâtez-vous, ne voyez-vous pas les collines alentour se couvrir de païens?

– Vous mentez, car jamais nul païen ne causa d'effroi à Guillaume. Montrez votre visage avant que je vous ouvre la porte.

Alors, le comte laisse tomber sa ventaille\* et lève son heaume.

– Dame, dit-il, vous pouvez regarder mon visage. Vous voyez bien que je suis Guillaume. Laissez-moi donc entrer.

Guibourc allait se raviser, mais voici qu'une troupe de cent païens menant deux cents prisonniers traverse le champ. Tous les captifs, de jeunes chevaliers et une

trentaine de dames au clair visage sont enchaînés, et les païens les rouent de coups. Guibourc entend leurs plaintes et les supplications qu'ils adressent au Seigneur Dieu. Elle dit à Guillaume :

– J'ai bien la preuve que tu n'es pas Guillaume le vaillant, le comte Fièrbrace qu'on a tant vanté, puisque tu tolères que des païens emmènent ainsi des nôtres et les battent si près de toi, sous tes yeux.

– Dieu, soupire le comte, comme elle veut m'éprouver ! Par Dieu, dussé-je me faire trancher la tête ou être démembré tout vif, j'irai me battre. Que ne dois-je pas endurer pour l'amour d'elle et pour l'amour de dieu ?

Ayant relacé son heaume, il presse son cheval et se lance à la rencontre des Sarrasins\*. De sa lance, il en transperce un ; de son épée, il en décapite un second, en désarçonne un troisième, en tue un quatrième et sème tant et si bien la panique parmi les païens que, abandonnant les prisonniers, ils prennent la fuite pour sauver leur peau.

Le comte veut se lancer à leur poursuite, mais Guibourc, qui a assisté à la scène, lui crie :

– Revenez, seigneur, vous pouvez entrer maintenant !

Alors Guillaume a rebroussé chemin. Il est allé libérer les prisonniers de leurs chaînes et les a conduits jusqu'à Orange.

Après avoir aidé Guillaume à se désarmer, dame Guibourc lui a demandé des nouvelles des chevaliers qu'il avait amenés avec lui.

– Madame, hélas, ils sont morts en Aliscans.

Grande fut alors la douleur des femmes en apprenant la nouvelle. Guillaume leur a conté comment tous s'étaient comportés en héros en luttant à un contre trente, comment Vivien fut le plus vaillant de tous et comment Guielin et Bertrand furent capturés et emmenés prisonniers par les Sarrasins dans leurs navires. Guibourc et les nobles femmes n'ont pu retenir leurs larmes. Elles pleurent leurs maris, les meilleurs chevaliers de France. Mais Guibourc s'est vite ressaisie.

– Seigneur, dit-elle à Guillaume, allez en France demander assistance au roi Louis, votre beau-frère. Votre père Aymeri et tous vos frères viendront aussi à votre secours. Ainsi, vous pourrez délivrer vos neveux qui sont prisonniers avant que les Sarrasins ne les emmènent outremer.

– Dieu, dit Guillaume, jamais une dame n'a parlé aussi sagement. Hélas ! Jamais personne en France ne voudra croire d'un messenger que tous mes barons sont morts.

– Allez-y vous-même, seigneur. Je demeurerai à Orange avec les femmes et, s'il le faut, chacune revêtira le haubert\*, coiffera le heaume et ceindra l'épée à son côté. Nous pouvons compter aussi sur tous ceux que vous avez délivrés des Sarrasins. Du haut des murs de la ville, nous saurons nous défendre si les Turcs nous donnent l'assaut.

Alors, Guillaume et Guibourc se sont longuement étreints et se sont tendrement embrassés, sans pouvoir retenir leurs larmes. Chacun pleure parce qu'il a peur qu'il n'arrive malheur à l'autre.

Au matin, un peu avant l'aube, après avoir recommandé à Dieu Guibourc et la cité, le comte est sorti de la ville, revêtu de l'armure d'Aérofle et monté sur Folatise. Le pont fut remonté tout de suite après son départ et les portes fermées, barrées et attachées avec de grandes chaînes.

Guillaume s'en va, le marquis aux bras puissants. Que Dieu l'assiste ! Grâce à son déguisement, il n'éveille pas la méfiance des Sarrasins. Souvent, il pense à Guibourc ; les larmes lui viennent aux yeux et lui coulent sur le visage.